



HUGO DRAY

BRAQUAGE
A L'ANCIENNE

pbn#42

Projet Bradbury

Nouvelle #42

Smashwords Edition

© Hugo Dray 2020

Couverture : d'après une photo libre de droits de JR Korpa

Tous droits réservés

ISBN : 9781005539979

Distributed by Smashwords
Smashwords Edition, License Note

« Thank you for downloading this free ebook. You are welcome to share it with your friends. This book may be reproduced, copied and distributed for non-commercial purposes, provided the book remains in its complete original form. If you enjoyed the book, please return to Smashwords.com to discover other works by this author. Thank you for your support. »

Table des matières

[Braquage à l'ancienne](#)

[Le projet Bradbury](#)

[L'auteur](#)

Si ma vieille caboche toute défraîchie a encore trois neurones qui fonctionnent, je dirais que le point de départ de tout ce bordel doit remonter au soir où Pierrot a débarqué en chialant pour m'annoncer que la Judith et leurs trois moutards s'étaient barrés de la casa, une fois de plus. Non seulement j'étais passablement murgé, mais je venais surtout de me prendre dans la gueule une putain de lettre de licenciement le matin même. Ce connard de Berthier n'ayant pas eu les couilles de me la remettre en main propre, je m'étais lâché sur la pauvre Corinne, qui n'est pas prête de me payer un gueuleton.

Bref, j'étais tout de même assez furax quand l'autre clampin s'est pointé. J'ai tout de même essayé de me la jouer courtois et je lui ai offert une Kro en guise de bienvenue. Mon vieux pote était devenu une vraie fontaine et je dois admettre que ça me barrait sévère. Alors vous pouvez y voir une dose de sadisme ou une marque d'affection, c'est selon, mais je n'ai pu pas m'empêcher de lui balancer une double tarte pour qu'il arrête de faire sa tarlouze. Et je dois reconnaître que ce fut plutôt efficace. Le mec a pas moufté pendant dix minutes. Il a finalement essuyé le ruisseau qui lui coulait des yeux et s'est enfilé la Kro cul sec.

— Tu en as une autre ? Qu'il m'a fait avec ses yeux rouges de poisson mort.

Je suis parti lui chercher sa pitance et très vite il s'est mis à me déblatérer ses salades, franchement pas fraîches, sur sa vie de couple qui partait à vau-l'eau. J'ai fermé ma gueule, mais j'en pensais pas moins. La Judith, je l'ai repéré dès le premier regard. Belle gueule, beau cul, mais une putain de chieuse en devenir. Dès le premier mouflet, ça s'est mis à chavirer sévère. Le pauvre Pierrot n'a pas eu le temps de dire ouf qu'il s'est retrouvé avec trois descendants et les dettes qui vont avec. Quand je pense que ce gars était guitariste de punk, ça me laisse songeur sur le concept de No future.

Bon, je n'ai pas été salaud, je l'ai écouté et je l'ai rassuré comme je pouvais en lui sortant des âneries comme quoi il avait de la chance de vivre le grand amour et que la fugue de la Judith n'était qu'une passade. Encore... mais ça, je l'ai gardé pour moi. On est potes où on ne l'est pas.

Au bout d'une douzaine de bières chacun, j'ai pu constater qu'il allait déjà mieux. Et moi aussi d'ailleurs, ce con avait réussi à me faire oublier mes propres déboires. On s'était au fil des canettes passé en revue l'actu de la semaine, et on s'était franchement énervé sur le score du gros Le Pen. Tout ça à cause de cette tête à claques de Mitterand. J'avais du mal à envisager l'avenir avec des lascars pareils. Et c'est à ce moment, si je me souviens bien qu'il m'a ressorti son histoire de banque. Ce fantasme totalement obsessionnel remontait à l'enfance. Je le connaissais depuis un quart de siècle le Pierrot et depuis toujours cela

a été une idée fixe chez lui. Sur le coup, donc, je n'y ai pas porté plus d'attention que ça. Je la connaissais sa symphonie du braquage et je lui sortais toujours la même rengaine : qu'il valait mieux pour tout le monde que cela reste un doux rêve de doux dingue. Sauf que là, le Pierrot avait un plan. Un vrai et je dois dire, après coup, qu'il m'a bien bluffé avec cette histoire. Même si la suite n'était franchement pas prévue au programme.

Je ne l'écoutais qu'à moitié, partagé entre l'envie d'aller roupiller et celle de sortir les vieux rhums qui dormaient sous l'évier de la cuisine. Il m'a parlé d'une histoire de changement de coffre qui devait avoir lieu le lendemain à la poste de Quincy. L'info était plutôt sûre vu que c'est là qu'officialait la Judith depuis que le Pierrot s'était fait lourder de la Snecma. Plus je m'enfonçais dans les ténèbres, plus il s'excitait et cela m'a convaincu de sortir le vieux rhum de 43, celui de mon père. Pour la suite, je suis désolé, mais j'ai loupé un épisode.

Il y a eu un trou noir interplanétaire entre la première rasade et le braquage. Impossible de me souvenir de l'intervalle entre les deux et tant mieux d'ailleurs, car je ne vois pas comment, en étant à jeun, j'aurais pu accepter pareille aventure.

Bref, nous nous sommes retrouvés derrière la 404 à attendre le transfert du coffre. Le plan était d'une simplicité incroyable. Quatre gars en uniforme sont sortis de la poste avec un coffre-fort porté sur palette et l'ont foutu à l'arrière d'une fourgonnette jaune, propriété absolue des PTT. Les quatre postiers sont ensuite repartis à l'intérieur de la poste pour aller chercher le deuxième coffre. C'était le moment pour nous d'intervenir. On s'est précipité sur la fourgonnette. Je me suis introduit côté conducteur tandis que Pierrot faisait le tour pour me rejoindre passager. J'ai démarré le bahut en trombe et en deux-deux on était déjà loin. J'avais le cœur qui battait la chamade. J'étais tiraillé entre l'angoisse de me faire gauler et l'excitation la plus pure. Jamais je n'aurai pensé que cela put être aussi facile. Faut dire aussi que les gars n'avaient pas inventé l'eau chaude. Laisser la clé sur le contact était d'une stupidité sans bornes. Mais à ce moment-là, nous, on s'en foutait bien royalement. Je ne savais pas combien de billets il y avait dans le coffre, mais on venait de réaliser le vieux rêve totalement branque de ce clampin de Pierrot.

Alors que nous étions désormais assez loin et que nous reprenions un peu de notre calme, j'ai commencé à me demander comment nous allions ouvrir ce putain de coffre-fort. C'est alors que mon humeur a changé du tout au tout. Je me suis à gueuler sur le pauvre pierrot le traitant de tous les noms d'oiseaux qui me passaient par la tête. Lui essayait entre deux salves de me rassurer, mais le mal était fait.

Dépité, je me suis allumé un clopilot et j'ai fermé ma grande gueule pendant au moins dix kilomètres. Le Pierrot avait décidé de faire de même et s'il s'était aventuré à l'ouvrir malgré tout, il aurait été franchement dans la merde. C'est alors qu'il se mit à pleuvoir des cordes, comme ça, sans prévenir.

La suite, je vous le dis franchement, va vous laisser sur le carreau. Car même moi si on me racontait un truc pareil, je vous enverrai en orbite. Mais ce que je vais vous raconter est la vérité vraie. Croix de bois, croix de fer... même si j'ai encore du mal à y croire.

Non seulement il pleuvait comme au premier jour du monde, mais le tonnerre est entré par la grande porte et ça s'est mis à pétarader dans tous les sens. Même si la fourgonnette faisait office de cage de faraday, on n'en menait pas large avec le Pierrot d'autant que je commençais à y voir que dalle.

Le ciel était zébré d'éclairs tous plus menaçants les uns que les autres. Pierrot n'en menait pas large. Surtout quand je l'ai vu s'allumer un deuxième clopilot alors qu'il en tenait une à la main. Il ne mouftait pas bien sûr et votre humble narrateur non plus d'ailleurs. J'ai voulu m'arrêter tellement je n'y voyais plus rien. C'était plus de la pluie, c'était un torrent qui se déversait sur la camionnette. Et en un instant, ce fut l'apocalypse.

La lumière avait sacrément décliné depuis quelques minutes et la foudre, croyez-le ou non, s'abattit sur la fourgonnette. L'instant d'après, il faisait nuit et je n'ai pu empêcher la fourgonnette d'aller se vautrer sur le bas-côté. Je ne me souviens pas bien de la suite sauf que nous étions bien sonnés. Je ne sais plus si nous avons sombré dans l'inconscience ou non, mais je me revois titubant autour de la fourgonnette sous la pluie battante en train de me demander ce que je foutais là.

Lorsque l'on s'est réveillé le matin suivant, la pluie avait disparu et le soleil dardait quelques rayons réconfortants sur nos faces à moitié éteintes. Nous sommes sortis de la fourgonnette, totalement au radar et nous avons pu constater que l'arrière de la fourgonnette n'existait quasiment plus. Par contre, le coffre était encore là et je ne sais quel dieu d'ici ou d'ailleurs, entendant ma prière muette de la veille, avait œuvré pour que la foudre fasse un joli trou dans le coffre. Excités comme des gamins, nous nous sommes mis à extirper tous les billets de ce foutu coffre et on les a rassemblés sur les sièges avant. Je ne peux pas nier que j'étais particulièrement impressionné par la quantité astronomique de pascal qui s'étalait devant nous. Si on parvenait à assurer la suite de l'histoire, on serait peinard pour un bon bout de temps. L'autre arsouille dansait sur place et me tannait pour qu'on aille boire un coup. C'est alors que j'ai réalisé que quelque chose ne tournait pas rond. Je me suis à scruter la campagne avoisinante et j'ai cru avoir la berlue quand j'ai dé-

couvert un ensemble de montagnes à l'horizon, qui avaient l'air plutôt balèzes. Je sais bien que vous ne voyez pas là où je veux en venir, mais je vais vous l'expliquer, c'est très simple. Notre coin à nous, c'est la Vendée et le Mont des alouettes n'arrive même pas à la cheville de la tour Eiffel. Alors je veux bien, on a un peu roulé, mais on n'a pas non plus enquillé les bornes, sans trop savoir ou on allait, mais de là à tomber sur des trucs hauts de mille mètres au moins, y avait vraiment un truc qui m'échappait.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Que me lance le Pierrot, parfaitement déshydraté.

Je tentais de mettre dans l'ordre dans ma caboche, car je ne savais franchement pas par où commencer.

— D'abord, on va foutre tout ce pognon dans le sac poubelle qui est à tes pieds et on va aller l'enterrer.

Pierrot me regarda avec des yeux de chouette comme si je ne venais de sortir la connerie du siècle.

— T'es louf ! On ne va pas larguer les biftons comme ça !

— Écoute mon Pierrot, je ne sais pas si tu as remarqué, mais on n'est pas franchement chez nous, là.

Il se mit à regarder autour de lui, sans comprendre puis fixa le relief à l'horizon :

— C'est quoi ça ? dit-il en désignant ces foutues montagnes.

— Voilà, t'as compris, on n'est pas en Vendée ! Alors, on va se la jouer discret, on va laisser la maille quelque part par-là, en attendant d'en savoir plus sur le bled où on a atterri.

— Ok, mais on peut quand même prendre quelques billets.

— Oui, pour les faux frais.

Après avoir enterré la thune près d'un arbre immense assez loin de la route et surtout assez loin de la fourgonnette, on s'est mis à avaler quelques kilomètres de bitumes dans une cambrousse aussi vide que le désert. On n'a pas croisé une bagnole, pas un panneau, ni quoi que ce soit qui nous aurait donné un indice. Que dalle. Ça a duré un petit moment comme ça jusqu'à ce qu'on tombe enfin sur un petit village, bien calme... trop calme, j'aurai même dit.

Bien entendu, on s'est dirigé directement vers le premier rade qui s'offrait à nous. Trois bagnoles que je n'avais jamais vu, aux formes particulièrement arrondies étaient garées devant. Sans trop hésiter, on avait soif tout de même, on est entré direct dans le bar et on a dit bien haut au patron :

— Deux demis, s'il vous plait !

Le tôleur nous a servi les bières que nous sifflé cul sec, le Pierrot et moi. J'ai fait un signe pour une deuxième tournée et le patron s'est tourné vers moi, comme s'il venait de retourner en Indochine :

— Je ne vous ai jamais vu donc avant de siffler le fût, je veux de la garantie.

C'est alors que Le Pierrot, fier comme un pape, a sorti un pascal de sa poche et l'ai fait claquer sur le comptoir en zinc.

Le tôleur a alors eu une réaction plutôt étrange, il a regardé le billet comme si c'était la première fois qu'il en voyait un, la pris dans ses mains et l'a envoyé balader en l'air comme un vulgaire confetti.

— Vous vous foutez de ma gueule ou quoi ? Qu'il nous a fait, tous crocs dehors.

— Qu'est-ce qui se passe avec nos billets ? Que je lui ai sorti, en tentant de calmer le fauve en moi qui voulait lui mettre une patate.

— Non, mais vous sortez d'où ? Ça fait plus dix ans qu'ils n'ont pas plus de valeur que du papier cul.

— C'est une blague ? Que je lui ai lancé, incrédule.

— Non et si vous comptiez boire à l'heure avec vos antiquités, vous vous êtes trompés de crémerie.

Je sentais dans notre dos les regards amusés des autres gars du rade, mais en ce qui me concerne, je perdais pied.

Bon sang, qu'est-ce qu'il s'était passé ? D'abord, ce foutu orage, puis ces montagnes qui n'auraient pas dû être là et les billets qu'on venait de braquer qui n'avaient plus cours comme si c'étaient du billet du siècle dernier...

Et là, ça a fait tilt dans ma tête, du moins, je pressentais un truc de dingue. J'ai demandé :

— Quel jour nous sommes ?

— Ah oui, je vois que vous êtes bien perché, vous !

— S'il vous plaît ! que je me suis surpris en train de mendier.

— Le 13 mai.

— Pardon ! Mais quelle année ?

Il m'a regardé avec des yeux de merles en frites mais c'était pas un méchant, malgré son air contrit de besogneux.

— Nous sommes le 13 mai 2022 et c'est un jour de merde !

Le chiffre de l'année s'est mis à lancer un carillon de tous les diables dans ma tête. Qu'est-ce que c'était que ce cauchemar ? J'ai repris mes esprits et j'ai regardé le Pierrot qui

semblait totalement à l'ouest. Je ne sais pas s'il avait tout compris. Je me suis retourné vers le tôlier.

— Et pourquoi c'est une journée de merde ?

— Décidément, vous venez de loin ! ... La Marine, ça y est, elle a gagné ! dit-il comme si les mots l'écorchaient.

— De quoi vous parlez ? Marine qui ?

— Ben, Marine Le Pen ! De qui veux-tu qu'on parle !

Je n'ai pas bien saisi, à ce moment-là, ce que cela pouvait impliquer, on ne la connaissait pas, nous la fille du gros pépère, mais croyez-moi, avec le Pierrot, on l'a très vite compris.

LE PROJET BRABDURY

En 2001, lors d'une conférence, [Ray Bradbury](#) évoque les difficultés de l'écrivain et lance un défi à l'assemblée :

« Écrire un roman, c'est compliqué : vous pouvez passer un an, peut-être plus, sur quelque chose qui, au final, sera raté. Écrivez des histoires courtes, une par semaine. Ainsi vous apprendrez votre métier d'écrivain. Au bout d'un an, vous aurez la joie d'avoir accompli quelque chose : vous aurez entre les mains 52 histoires courtes. Et je vous mets au défi d'en écrire 52 mauvaises. C'est impossible. »

Hugo Dray a décidé de relever le défi et publie la première nouvelle du projet le 12 janvier 2020.

L'AUTEUR

Hugo Dray est un touche à tout autodidacte qui a consacré une partie de sa vie au cinéma et à la musique, mais en 2013 il décide de quitter la ville pour se retrancher dans les montagnes où il décide de se consacrer à l'écriture.

En 2020, il décide de se lancer dans le projet Bradbury dont « Braquage à l'ancienne » est la quarante-deuxième nouvelle.

Pour suivre l'actualité d'Hugo Dray : <http://www.hugo-dray.fr>